

Au bout du monde, depuis plus de 50 ans, il sauve des vies humaines

Bénin Le frère Florent Priuli était l'invité des Grandes Conférences catholiques.

Rencontre Hubert Leclercq

Le frère Florent Priuli, d'origine italienne, n'est que de passage à Bruxelles. Son "chez lui", cela fait plus de 50 ans qu'il se situe au nord-ouest du Bénin, à Tanguieta, aux confins du Togo, du Burkina Faso et du Niger, en bordure du parc national du Pendjari. Une zone traversée désormais par la violence importée par les djihadistes. "Ils viennent parfois se faire soigner dans un centre médical qui se trouve encore plus près de la frontière que notre hôpital. Le personnel a reçu les consignes de ne pas poser de questions. Bien sûr, nous les soignons, c'est notre mission", explique Florent Priuli qui gère donc depuis un demi-siècle aux destinées de l'hôpital de Tanguieta. "Ces gens ont de l'argent. Un sac de maïs qui coûte normalement 5 000 francs CFA (7,50 euros), ils sont capables de le payer 8 000 (12 euros) à 10 000 francs (15 euros) mais malheur à ceux qui refusent de leur vendre, ils se feront trancher la gorge", explique le frère Priuli qui, depuis le début des années 1970, a vécu mille vies dans ce bout du monde.

"La première fois que je suis venu, pour ce qu'on pourrait appeler une mission de découverte des lieux, c'était jour de marché. Il y avait tout juste 20 personnes. Je me souviens d'une échoppe qui vendait à l'unité trois morceaux de sucre et autant d'allumettes. Il n'y avait pas d'argent, c'était du troc, sourit le frère Florent, qui poursuit: l'hôpital était déjà là mais il n'y avait personne non plus, les 82 lits étaient vides. Quand on recevait une visite, je déménageais certains lits, j'avais le sentiment que ça paraissait moins vide", poursuit-il avec son léger accent italien dans un grand éclat de rire communicatif.

Aujourd'hui, l'hôpital de Tanguieta compte 450 lits, tous occupés. "On est obligé de mettre des matelas sur le sol. Il y a des gens partout. 450 lits, en fait, c'est trop peu pour accueillir tout le monde mais c'est trop pour notre équipe, c'est notre grand souci."

"Aider les femmes"

Le succès, la reconnaissance, il les doit d'abord à son travail, même si lui préfère parler "de la providence". Des



Florent Priuli gère depuis plus de 50 ans un hôpital au fin fond du Bénin.

heures, des jours, des semaines passées à soigner des femmes dans cet hôpital qui est devenu une référence notamment pour ses services maternité et pédiatrie. "Jusqu'à-là, les femmes accouchaient chez elles, le taux de mortalité était très élevé tant chez les futures mamans que chez les nouveau-nés. On a commencé la maternité en 1979 avec deux lits, aujourd'hui, on en a 60 et c'est

"450 lits, en fait, c'est trop peu pour accueillir tout le monde mais c'est trop pour notre équipe, c'est notre grand souci."



Frère Florent Priuli

nombre important de césariennes, poursuit le frère Florent avant de lâcher, dans un éclat de rire, "le mauvais état des routes nous aide un peu. Certaines femmes à cause des chocs répétés accouchent dans l'ambulance."

Succès international

Rapidement, le bouche-à-oreille a fonctionné. Des patients ont commencé à venir de plus en plus loin. Parfois plus de 1 000 km du Niger, Togo, Burkina Faso, pour s'en remet-

tre aux mains du frère Florent. "Les étrangers s'organisent. Ils louent régulièrement des minibus pour faire la route en petits groupes, notamment de Ouagadougou, c'est à un peu plus de 400 km avec deux frontières à traverser. Aujourd'hui, avec l'insécurité, ce n'est plus comme avant. Mais ils viennent encore malgré le danger. Les chauffeurs connaissent les routes où il est possible de souder des gardes. Cela signifie que les prix des trajets se sont envolés, on est passé de 1 000 francs CFA (1,50 €) à 20 000 francs (30 €). Mais ils viennent."

En un demi-siècle de travail dans ces conditions très particulières, coupé de tout, le frère Florent a vu passer de nombreux collègues. Des Occidentaux venus quelques semaines pour l'aider et l'enrichir techniquement. "Il y a toujours quelque chose d'inspirant à travailler aux côtés d'autres spécialistes". Mais il a aussi cette envie de former une nouvelle génération de chirurgiens qui pourront un jour reprendre le flambeau. "Je suis dans ma 78^e année, il faut préparer l'avenir. Beaucoup des chirurgiens qui sont venus terminer leur formation à Tanguieta sont repartis vers d'autres hôpitaux où ils peuvent mieux gagner leur vie, être plus proches des leurs. Ici, c'est un peu le bout du monde même si la région s'est développée un

peu, essentiellement grâce au succès de l'hôpital. Mais aujourd'hui, je pense que je peux compter sur une bonne équipe qui pourra prendre la relève. Il y aura peut-être moins de monde, j'ai un peu cette étiquette de sorcier blanc qui rassure les patients, mais ça continuera. Le souci, c'est l'argent. Pour soigner tout le monde, on pratique des prix très bas. Le gouvernement béninois nous verse 125 millions de francs CFA (190 000 €), c'est un mois de salaire pour le personnel. Il faut se débrouiller pour les 11 autres mois. On a quelques mécènes, je fais des conférences quand je viens en Europe, j'essaie de rencontrer un maximum de gens mais avec la crise actuelle, tout est plus compliqué. Il va peut-être falloir limiter le nombre de lits et d'employés. A Tanguieta, il y en a 350, ce qui signifie aussi que nous faisons vivre 350 familles. Ce sont donc des décisions difficiles. On a réalisé de vrais miracles. On a connu des échecs aussi. Mais le combat mérite d'être mené. J'ai l'exemple de cette jeune fille tombée d'un manquier. Elle avait une fracture ouverte. Les os ont été en contact avec la terre. Les parents ont attendu 2 semaines pour venir à l'hôpital. Quand elle est arrivée, elle était suivie d'un nuage de mouches. C'était la gangrène. J'ai dû l'amputer au niveau des bras. J'ai essayé de couper au plus juste. Aujourd'hui, cette fillette est une ado. Elle est première de classe. Elle a une graphie superbe. Si elle continue comme ça, on va la retrouver comme enseignante à l'université", lâche-t-il dans un éclat de voix qui marie rire et larmes. "Quand on voit ça, on ne sent plus la fatigue, on oublie les soucis financiers. On se dit juste qu'il faut continuer, encore et encore."